Renaud Paulian (1913-2003): un naturaliste extraordinaire

Yves CAMBEFORT
Laboratoire REHSEIS, UMR 7596, Université Paris 7,
2 place Jussieu, F-75251 Paris cedex 05 (France)
yvecambe@club-internet.fr

Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts mais par son ordinaire.

C'est à partir de cette pensée de Pascal (nº 616 de l'édition Le Guern, cf. Pascal 1999: 792) que Renaud Paulian a construit son autobiographie *Un naturaliste ordinaire. Souvenirs*, publiée à titre posthume (Paulian 2004). Très conscient de l'ambiguïté – voulue – d'un tel titre, associé à cette épigraphe, Paulian précise aussitôt: «Il faut donc s'interroger sur le sens des mots vertu ou ordinaire.» (Paulian 2004: 7); mais il n'en dit pas davantage. D'après le Littré, «vertu» désigne aussi bien la force morale et le courage que la «ferme disposition de l'âme à fuir le mal et à faire le bien»; quant à «ordinaire», au sens classique où l'employait Pascal, c'est «ce qui a coutume d'être, ce qu'on a coutume de faire», dans la succession régulière des jours. En même temps, Paulian utilise le mot «ordinaire» dans son acception moderne, comme adjectif et non plus comme substantif, au sens de «usuel» ou «banal»: c'est ainsi qu'il évoque «l'ordinaire d'un homme ordinaire» (Paulian 2004: 8), de même qu'il se qualifie de «banal naturaliste» (Paulian 2004: 9). Le paradoxe tient au fait qu'une autobiographie privilégie normalement un choix d'événements plus ou moins exceptionnels, et donc sortant de l'ordinaire: un tel ouvrage ne saurait décrire la suite uniforme des actions quotidiennes par laquelle, selon Pascal, se mesure la vertu d'un homme. On comprend alors que le livre de Paulian n'est pas exactement une autobiographie, mais plutôt un testament philosophique légué à ses proches et au monde, un codicille à son œuvre scientifique. Le mot «naturaliste» n'est pas explicité, mais on peut croire que Paulian le préférait à «entomologiste», à l'instar de Fabre, qui trouvait ce dernier trop restrictif et réducteur (Legros 1910, 1913). Il ne faut pas oublier que Paulian, comme la plupart des entomologistes du XXe siècle, a trouvé chez Fabre non seulement une inspiration, mais aussi et surtout un modèle.

En définitive, que voulait nous dire Paulian par le titre de son autobiographie, par cette pensée de Pascal placée en exergue et par une telle insistance sur la banalité de sa «vertu» – ou de sa vie? Cette question a inspiré le présent texte, où je voudrais que l'on voie surtout un hommage déférent et affectueux à mon regretté Maître.

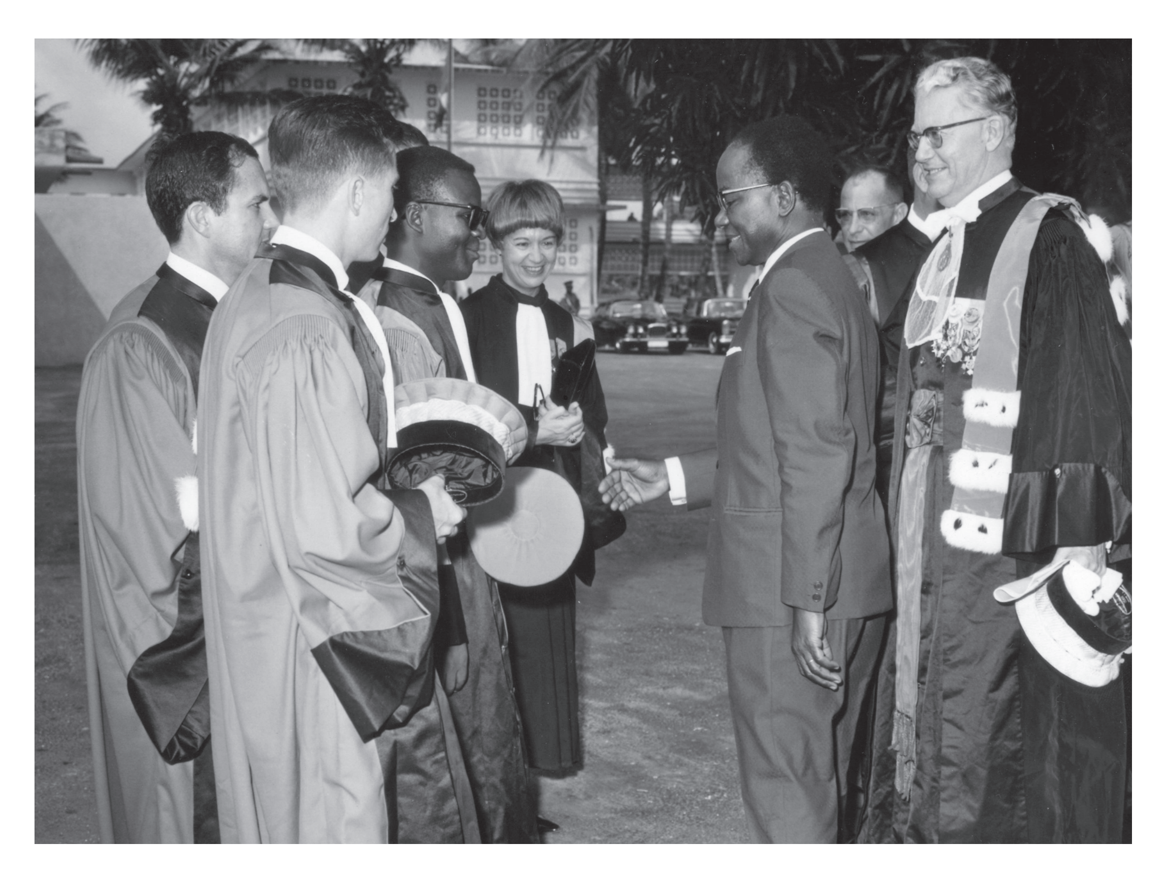
En 1956, j'avais onze ans et j'étais en classe de cinquième. Les cours de sciences naturelles me passionnaient, spécialement ceux traitant des Insectes, et surtout des Coléoptères. Voyant cet intérêt, mes parents m'offrirent l'ouvrage de Paulian (1943): *Les Coléoptères: formes, mœurs, rôle*. Ce fut une révélation: pendant des années, il fut mon livre de chevet, celui auquel je me référais sans cesse pour connaître et comprendre ce groupe d'Insectes, si

vaste et si fascinant. Avant même le premier chapitre, pourtant, une difficulté m'arrêta quelque temps : le passage que Paulian, avec une certaine coquetterie, avait placé en épigraphe de sa première partie et qu'il avait extrait d'un volume mystérieux dont il donnait d'ailleurs la référence : « *Les dix premiers chants de l'Iliade d'Homère, prince des poètes : traduicts en vers français par M. Hugues Salel, de la Chambre du Roy et Abbé de S. Cheron.* Paris, 1545 » (Paulian 1943: 11). C'était surtout les derniers vers qui me plongeaient dans la perplexité :

« Car de nombrer la troupe et multitude
Cela est hors de tout humain étude :
Non quand i'aurois dix langues très disertes,
Bouches autant à bien parler ouuertes,
Voix perdurable, et l'estomac de Cuiure. »

Que pouvait bien être cet « estomac de Cuiure » sur quoi s'achevait la citation ? Mon professeur de français résolut cette difficulté : il fallait lire « estomac de cuivre » et comprendre quelque chose comme « poitrine d'airain » ! Je me prenais alors à rêver, devinant sous cette métaphore l'abdomen et les élytres mordorés de beaucoup de Coléoptères, leurs reflets métalliques flamboyants… Mais ce n'est pas le sens auquel pensait Paulian : dans l'*Iliade*, Homère demande aux Muses les poumons, le souffle nécessaires à l'énumération de la fin du Chant II, appelée « catalogue des vaisseaux », où il va passer en revue les deux troupes antagonistes : 1186 navires et 100 000 hommes du côté grec ; quelque 50 000 hommes chez les Troyens et leurs alliés. De même, Paulian se proposait de donner dans son livre un aperçu de l'immense cohorte des Coléoptères (et l'épigraphe homérique aurait été mieux placée en tête du volume plutôt que de la seule première partie). Je m'amusais enfin à tout mêler, Homère et Paulian, les Coléoptères et la guerre de Troie, dans une totale confusion entomologico-épique. Aujourd'hui, je m'interroge : quelle signification le Paulian de 1943, à peine âgé de trente ans, attachait-il réellement à cette épigraphe ? Pensait-il – de façon plus ou moins consciente, plus ou moins sérieuse – mettre son œuvre en parallèle avec l'*Iliade*, et lui-même avec Homère ?! Au début du XXe siècle, on avait qualifié Jean-Henri Fabre d'« Homère des Insectes » (Revel 1951) : Paulian ambitionnait-il (même avec toute l'ironie et la distance attachées à une telle prétention) de devenir l'« Homère des Coléoptères » ? Il est sans doute impossible de répondre à cette question ; mais elle permet de dégager certains aspects de la personnalité de Paulian (du moins en 1943) : une connotation humaniste (cf. l'amour du grec et de l'archéologie, dans Paulian 2004: 15), mais presque au second degré (Homère est cité au travers d'une traduction du XVIe siècle), ainsi qu'une aspiration à la grandeur, une dimension épique, difficiles à concilier avec l'étude des Insectes. On devine ici, *a contrario*, un écho du malaise souvent ressenti par les entomologistes vis-à-vis du jugement qui est généralement porté sur leur activité : « Les gens instruits eux-mêmes, qui sont convaincus de la nécessité et de l'élévation des sciences naturelles, ont une peine infinie à admettre l'entomologie au même rang que l'étude des grands animaux, comme si la nature avait proportionné à la grosseur ou tarifé au kilogramme l'intérêt et la beauté de ses productions. [D'autres personnes], persuadées qu'elles n'exercent leurs professions que pour le plus grand bien de l'humanité, ne trouvent pas assez de dédains pour l'homme qui se voue à une science si peu productive. (…) Enfin, il n'est pas jusqu'à ces gens inoffensifs, ces hommes *bonae voluntatis* dont parle l'Écriture, qui ne jettent aussi leur part d'improbation au pauvre entomophile ; seulement ceux-là sont plus doux dans leurs jugements et plaignent plutôt qu'ils n'accusent. J'en ai entendu s'écrier, avec une compassion parfaitement sincère : "Quel dommage que ce pauvre M. N*** ait la cervelle dérangée ! Un jeune homme qui pouvait *aller* à tout !" » (Guenée 1842 [1934: 25-28]).

Le recours à Homère pouvait donc avoir un caractère propitiatoire, expression d'un certain inconfort devant la petitesse à peine avouable de l'objet du livre. Il est vrai que le bouillant Achille, guerrier indomptable, véritable héros de l'*Iliade*, était roi des Myrmidons, lesquels étaient issus des fourmis comme l'indique leur nom : la vaillance d'Achille, son caractère héroïque, à tous les sens du terme, arrivaient à compenser, voire à faire oublier, la dimension minuscule de ses sujets ; du reste, qui s'en souvient aujourd'hui ? On ne s'en souvenait pas davantage en 1943, et Paulian semble s'être demandé, avec une certaine inquiétude, ce que le monde allait penser de son livre : les Coléoptères



Renaud Paulian (extrême droite) à Abidjan, rentrée universitaire 1967.

représentaient-ils un objet d'étude digne d'un jeune homme issu d'une respectable famille bourgeoise, comptant des pasteurs, des juristes, des hommes politiques, et jusqu'à un prix Nobel ? Un de ses grands-oncles, Pierre Passy, s'était intéressé quelques temps aux Coléoptères, vers 1880 ; mais il était encore adolescent et s'était vite lassé de l'entomologie. Le problème restait donc entier. Jusqu'au bout, il est resté présent dans l'esprit de Paulian, qui l'évoque au début de son autobiographie : « Cet intérêt pour les Insectes, parfaitement admis par ma famille (…), me semblait un peu enfantin, presque honteux. » (Paulian 2004: 14).

La découverte de Jean-Henri Fabre vint remédier à ce malaise – au moins pour un temps : « Bien au-delà de l'intérêt direct de cette lecture [des *Souvenirs entomologiques*], qui me passionna, c'était la découverte de ce que les mœurs des Insectes pouvaient occuper l'activité d'un adulte respecté qui me frappa. Ce qui, jusque-là, était passe-temps d'enfant ou d'adolescent, accepté parce qu'à peu près inoffensif, devenait un thème d'activité sérieux. » (Paulian 2004: 14).

Le sérieux, le respect : Paulian y tenait plus encore qu'à la satisfaction de son goût pour les Insectes, et pour l'histoire naturelle en général. En somme, ce premier grand ouvrage sur les Coléoptères, avec son épigraphe homérique, était rien moins qu'« ordinaire » !

Renaud Paulian était-il par ailleurs un homme ordinaire ? Son ascendance ne plaide pas en ce sens. Sa famille paternelle, les Paulian ou Paulhan, originaire du Languedoc, est l'une des plus connues de la France réformée, même si certains de ses membres ont pu abjurer le protestantisme, dans des circonstances particulières et généralement de

façon temporaire. La branche dont il descendait faisait partie, au XVIII[e] siècle, des notables du comté de Nice, et ses armoiries portaient « d'argent à trois palmiers de sinople » (peut-être à la suite d'une paronymie palme/paulme/paulhe, etc.). Après le rattachement du comté à la France, en 1793, le premier maire de Nice fut François Paulian, ancêtre direct de Renaud. Mais le comté fut rendu à la Savoie, à la fin du Premier Empire. Le père de la nation italienne, Garibaldi, est d'ailleurs né à Nice en 1807 : la famille Paulian lui était très liée et soutenait son action. En 1860, la Savoie et le comté de Nice furent rattachés de nouveau à la France. Les ancêtres de Renaud Paulian se fixèrent ensuite à Neuilly-sur-Seine, dans une grande maison (maintenant disparue) de la rue Delabordère (Paulian 2004: 42, 45-46), où ils vécurent en bourgeois aisés, libéraux et humanistes.

Un autre ancêtre, ou plutôt un double ancêtre, est aussi peu ordinaire, et par sa personnalité, et par cette double ascendance : Frédéric Passy (1822-1912), père des deux grands-mères de Paulian (ainsi que de son grand-oncle Pierre, déjà mentionné). Fils d'un industriel parisien, journaliste, député de l'Eure, Passy fut membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1877 et partagea le premier prix Nobel de la paix avec Henri Dunand en 1901. Né catholique, il s'éloigna de Rome après 1870 et confia les plus jeunes de ses dix enfants à des pasteurs. Il vécut lui aussi rue Delabordère, à Neuilly, dans une maison (également disparue) située en face de celle des Paulian : on imagine entre les deux familles des relations de bon voisinage qui aboutirent à des mariages ; puis des réunions familiales, au cours desquelles deux cousins germains, enfants de deux sœurs, décidèrent de s'unir : Adrien Paulian et Simone Farjasse, les parents de Renaud. Toute cette histoire, cette intrication de branches familiales, plus ou moins apparentées, sur fond de protestantisme, forme le tissu peu ordinaire de la vie de Paulian. Il en retint un sentiment relativement rigide de la famille et des hiérarchies, propre aux dynasties bourgeoises, tempéré chez lui et assoupli par la branche Passy, protestante de fraîche date, et dont le grand ancêtre ne semble pas avoir beaucoup pratiqué sa nouvelle religion. Paulian, lui, la pratiquait avec conviction (cf. plusieurs allusions discrètes dans Paulian 2004, en particulier p. 150, 151). Il n'hésitait pas à prendre la parole au Temple, à y prêcher lui-même pour communiquer, autant que possible, sa foi dans les valeurs humanistes, conformément au message du Christ, qui se désignait de préférence comme « Fils de l'Homme ». Ces convictions, ces valeurs, cette volonté de remplir au mieux le contrat que nous propose la vie, étaient-elles compatibles avec l'étude des Coléoptères ? Cette question a dû beaucoup tourmenter le jeune Renaud.

Parallèlement à la famille de sang, Paulian attacha toujours une extrême importance à la filiation intellectuelle, à la famille d'esprit. Il se reconnaissait deux maîtres, deux « patrons » : René Jeannel (1879-1965) et Jacques Millot (1897-1980). Tous deux étaient médecins, et Paulian regretta toute sa vie de ne pas l'être (Paulian 2004: 15). Jeannel, le plus âgé, était peut-être plus proche, plus familier : rien en lui de transcendant, d'extraordinaire, si ce n'est la méthode admirable à laquelle il soumettait les objets de ses études, ces minuscules coléoptères desquels il tirait d'immenses conséquences, des théories biogéographiques planétaires, qu'il venait justement d'exposer dans ce qui reste aujourd'hui comme l'une de ses contributions les plus importantes dans ce domaine (Jeannel 1942). Quant à Millot, il n'avait guère qu'une quinzaine d'années de plus que Paulian, mais il avait déjà donné en 1943 des preuves répétées de ses nombreux talents (cf. la notice nécrologique que lui a consacrée Paulian [1981]). Naturaliste complet et ethnologue, il était docteur en médecine (avec une thèse sur l'histophysiologie des poissons), docteur ès sciences (avec une thèse sur l'histophysiologie des araignées), et venait d'être élu à la chaire d'Anatomie comparée du Muséum. Il avait beaucoup voyagé, notamment à Madagascar (où l'un de ses oncles, archéologue amateur, possédait une plantation). Millot avait même réuni une collection de Coléoptères (offerte plus tard à son parent Pierre Bourgin, et léguée par ce dernier au Muséum). De façon plus originale, et remarquable chez un scientifique, Millot était un expert en littérature française classique et un bibliophile éminent, collectionneur d'ouvrages anciens et modernes (Millot 1975 ; Millot-Richard 1991). Il réussit une fois à concilier deux de ses spécialités, en apparence pourtant bien éloignées, l'anatomie comparée et la

bibliophilie : le premier volume de la description du Cœlacanthe (Millot & Anthony 1958) fut élu « livre de l'année » pour l'originalité et l'élégance de sa présentation. En 1960, Millot était nommé directeur du Musée de l'Homme, et en 1963 élu à l'Académie des Sciences, distinction qui ne fut jamais offerte à Jeannel (Paulian lui-même sera élu Correspondant de l'Académie des Sciences, le 9 juin 1975). Deux patrons, deux options : d'un côté, la biogéographie de Jeannel, certes fascinante, mais fondée exclusivement sur l'étude des Coléoptères, et du reste tournée vers le passé ; de l'autre, les vastes perspectives d'avenir ouvertes par Millot, qui concernaient non seulement la science mais encore le développement des « colonies » françaises et des états qui allaient prendre leur suite, touchant ainsi – ou du moins effleurant – les équilibres géopolitiques… Paulian semble ne pas avoir hésité longtemps. Au-delà même des domaines d'activité et des objectifs, son choix fut sans doute tout simplement humain : entre deux hommes, il choisit celui qui le séduisait le plus. L'admiration qu'il ressentait pour Millot, par rapport à l'amitié presque condescendante qu'il avait pour Jeannel, est clairement perceptible dans plusieurs passages du *Naturaliste ordinaire* (Paulian 2004, en particulier p. 48 et 49). Pourrait-on voir, dans ces appréciations, l'influence de la froideur calviniste par rapport à l'enthousiasme, « parfois maladroit », du catholicisme ? Ce n'est pas sûr, car d'autres éléments semblent avoir eu leur importance, comme la haute estime que Paulian éprouvait pour l'épouse de Millot (Paulian 2004: 51, 233). Peut-être reconnaissait-il à ce dernier, brochant sur le tout, le mérite supplémentaire de s'être fait aimer d'une telle femme…

Paulian suivit donc la voie que lui proposait Millot. Juste avant de quitter le Laboratoire d'Entomologie, il offrit sa collection, acte symbolique enregistré par lui-même à la date du 15 juin 1947 (« Don de la collection Paulian : Scarabaeidae Coprophaga, surtout Aphodiinae. 112 cartons, 225 types »). Il n'aura plus jamais de collection personnelle : tous les matériaux entomologiques (Coléoptères et autres) qui viendront en sa possession seront désormais donnés au Laboratoire. Avec ce dernier, il conserva toujours un lien privilégié, et garda longtemps l'espoir de reprendre la chaire de Jeannel. Ce ne fut pas possible, comme il le raconte lui-même (Paulian 2004: 154, 155) ; mais cette explication, donnée à l'extrême fin de sa vie, est-elle suffisante ? Ne pourrait-on pas discerner, dans cette incapacité de Paulian à prendre la place de Jeannel (outre le préjugé, dont il ne se débarrassa jamais, à l'encontre de l'entomologie), une part de motivations, conscientes ou inconscientes, qui tenaient à sa fidélité à l'égard de Millot ? Réciproquement, la perception d'une « infidélité » à l'égard de Jeannel aurait pu être l'une des raisons pour lesquelles Paulian préféra n'être que le coauteur, et non le premier signataire, de la nécrologie de Jeannel (Delamare Deboutteville & Paulian 1966).

Revenons en arrière : en 1946, Millot fonde l'Institut scientifique de Madagascar dont il est aussitôt nommé directeur, dans le cadre de l'Office de la Recherche scientifique coloniale (ORSC). Ses nombreuses obligations ne lui permettant pas de résider à Madagascar, il propose à Paulian d'assumer les fonctions de directeur-adjoint de cet établissement ; celui-ci accepte « avec enthousiasme » (Paulian 2004: 68), s'installe à Tananarive en 1947, et y reste jusqu'en 1961. Les péripéties de ce séjour, qui fut cher au cœur de Paulian, sont longuement, presque amoureusement racontées dans son autobiographie (Paulian 2004: 67-141). C'est peut-être la seule partie de l'ouvrage qui décrit l'« ordinaire » (au sens classique, pascalien du terme) de Paulian et de sa famille, bien que l'« extraordinaire » surgisse presque à toutes les pages de cette relation. Dans les suivantes, moins chaleureuses, seuls sont rapportés les faits marquants des séjours à Brazzaville puis Abidjan. Enfin, les fonctions rectorales, à Amiens et à Bordeaux, sont évoquées successivement. C'est ainsi que Paulian consacra l'essentiel de sa vie à des tâches « d'organisation et de direction », qu'il avoue sans détour avoir toujours trouvées plus intéressantes que les tâches scientifiques (Paulian 2004: 68). Loin d'avoir été conduit, pour ainsi dire malgré lui, à consacrer presque tous ses efforts à l'administration, il reconnaît que c'est en pleine connaissance de cause et en conformité avec ses désirs (sinon avec ses goûts) que sa vie a été organisée de cette façon. Mais peut-être, en dépit de cette adhésion profonde à l'œuvre accomplie avec une aussi grande vertu, juge-t-il au soir de sa vie cette vertu un peu trop

« ordinaire », pas tout à fait digne de celle qu'il avait espérée, à la suite de Millot, voire de Jeannel.

Le *Naturaliste ordinaire* est bien à l'image de cette vie : consacré pour les trois quarts à la relation des différentes entreprises et réalisations administratives de son auteur, il fait peu de place à l'histoire naturelle, du moins au sens de la pratique quotidienne de cette science et non de son organisation, laquelle y est largement détaillée, surtout dans la section consacrée à Madagascar. Mais l'organisation et la gestion d'un organisme de recherche, voire, plus tard, d'une circonscription académique, suffisent-elles à se proclamer « naturaliste » ? Et qu'en est-il de l'entomologie ? Quel étrange paradoxe a pu mener cet homme, généralement reconnu comme un des grands coléoptéristes du XX[e] siècle, à minimiser à ce point, même dans son autobiographie, des aspects que ses élèves et ses amis – voire lui-même, si l'on se réfère au titre de son ouvrage – auraient tendance à considérer comme essentiels ? Faut-il voir là une dernière séquelle du préjugé à l'égard des Insectes – ou plutôt de leur étude – à quoi j'ai déjà fait allusion à plusieurs reprises ? Sans doute, le sens du devoir, de l'humanisme, de la « vertu », qui découlait de son origine familiale, sociale et religieuse, de sa conception protestante et philosophique de la vie, a-t-il dicté sa voie à Paulian, tenu sa plume jusqu'au bout et d'une façon tellement prégnante qu'il n'avait même plus le choix. Peut-être enfin ces pages rendent-elles compte, en filigrane, d'un certain goût du pouvoir, de cet « art de gouverner les hommes », que Millot « tenait pour le premier de tous » et auquel « il s'adonnait avec passion » (Paulian 2004: 49). C'est de Millot que Paulian dut apprendre cet « art », mais il ne nous dit pas s'il partageait en ce domaine la « passion » de son maître. Quoi qu'il en soit, nous voici loin des objectifs infiniment plus modestes de l'entomologiste, et même du naturaliste ! Ceux-ci passèrent donc toujours au second plan, en dehors, une fois encore, de leurs aspects organisationnels (cf. par exemple le passage où Paulian reconnaît que le travail de terrain, à Madagascar, aussi passionnant et désirable fût-il, n'occupait « qu'une partie très faible » de son temps, et que l'essentiel de celui-ci « était dû » aux tâches administratives, Paulian 2004: 87). Quant aux travaux entomologiques consacrés à son groupe de prédilection (les Coléoptères Scarabéides), ils furent rédigés souvent à la hâte, dans les quelques moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions administratives et académiques « ordinaires ». Je me souviens de la première entrevue que j'eus avec Paulian, en février 1972. Il était alors Recteur de l'Académie d'Amiens et se trouvait à Paris pour une réunion officielle (cf. Paulian 2004: 205). Nous nous étions retrouvés au Muséum et notre conversation se déroula dans la voiture de fonction qui le conduisait au ministère de l'Éducation nationale, ou plutôt qu'il conduisait lui-même tout en me parlant (son chauffeur somnolait sur la banquette arrière, car il ignorait la topographie parisienne et Paulian aimait mieux conduire que le guider !).

Après sa retraite (1[er] octobre 1981), il eut enfin tout le temps nécessaire à poursuivre son œuvre scientifique. Comme pour Jean-Henri Fabre (qui n'acheva les fameux *Souvenirs entomologiques* qu'à 84 ans), cet âge tardif a été pour Paulian une intense période d'activité scientifique personnelle. Pendant une quinzaine d'années, il fut un visiteur régulier du Laboratoire d'Entomologie. Il s'installait dans le bureau que j'occupais alors et travaillait sur les Insectes qu'il avait apportés, en s'aidant des collections de référence, ou bien il recevait ses propres visiteurs. Lors de chacune de ces visites, nous causions ensemble, plus ou moins longuement. Je garde un souvenir très vif de sa conversation passionnante, de la clarté admirable de son esprit, qu'il eut le privilège de conserver jusqu'au bout. On peut regretter qu'il ne dise presque rien sur ces années, auxquelles il ne consacre que quatre pages (Paulian 2004: 231-234). C'est bien là, pourtant, que s'est manifesté l'« ordinaire » du naturaliste, et non plus celui de l'administrateur. Mais l'ouvrage semble indiquer que la partie importante de sa vie était terminée ; que tout le temps qui lui restait à vivre, à travailler, à publier sur ses Insectes favoris, tout ceci était superflu, secondaire par rapport à son activité passée ; et c'est peut-être ce qui le conduit, à la toute dernière page de son livre, comme par un ultime scrupule de conscience, à se qualifier de « naturaliste dévoyé » (Paulian 2004: 238). Tel est le beau paradoxe que Paulian propose à notre réflexion : comment, d'une part, prétendre mesurer sa vertu à son ordinaire de naturaliste, et, d'autre

part, reconnaître que ce dernier fut dévoyé, détourné de sa voie ordinaire ou vertueuse ?

Est-il possible, avec tout le respect dû à sa mémoire, surtout dans ce volume d'hommage, et avec toute l'affection d'un élève pour son Maître, de tenter maintenant d'expliquer, d'analyser – voire de psychanalyser – ce « Naturaliste ordinaire » ? On pourrait peut-être s'y risquer en recherchant dans cette formule, par laquelle il a choisi de se décrire, la polysémie propre à tous les énoncés symboliques : on peut toujours inverser un énoncé symbolique, quel qu'il soit, et le prendre dans un sens paradoxal, au rebours de sa signification première. Le contraire d'« ordinaire » est « extraordinaire », et à « naturaliste », dans le cas de Paulian, on peut opposer « administrateur ». La double opposition ainsi établie pourrait être replacée dans une relation canonique à quatre termes, du type établi par Lévi-Strauss (p. ex. 1985, 1991, etc.), qui permet à ce dernier d'analyser non seulement les mythes mais aussi « toutes les données de l'expérience sensible ». D'après le modèle de cet auteur, on pourrait faire correspondre à la formule de Paulian les quatre propositions suivantes :

1) Renaud Paulian fut un naturaliste ordinaire ;
2) Renaud Paulian fut un administrateur ordinaire ;
3) Renaud Paulian fut un administrateur extraordinaire ;
4) l'extraordinaire de Renaud Paulian est qu'il fut un naturaliste.

Dans cette hypothèse, les renversements successifs de l'énoncé de base, notamment le dernier (dont la double inversion est caractéristique du schéma lévi-straussien), donneraient la clé de la formule de Paulian. Son autobiographie expose longuement l'importance et la qualité de son travail administratif : il est clair que l'ordinaire de l'administrateur n'a pas fait de lui un administrateur ordinaire (propositions 2 et 3). Et cependant cette activité, si productive, si utile à la science et aux hommes, peut aussi apparaître comme le détournement d'une autre activité, qui aurait pu être ordinaire, mais qui était pour lui extraordinaire : celle du naturaliste (propositions 1, 4). Du fait de ce caractère inhabituel et certainement aussi de ses propres dispositions, Paulian appréciait cette dernière infiniment plus que l'autre, bien que, jusqu'au bout, il eût du mal à l'avouer et à se l'avouer. On retrouve le vieux préjugé attaché à l'histoire naturelle et plus particulièrement à l'entomologie ; mais on devine aussi la séduction qu'exerçaient à ses yeux les tâches de responsabilité, de direction : séduction peut-être aussi peu avouable que celle qu'il ressentait pour les Insectes. Sur ce dernier point, Paulian fournit une information singulière en révélant son « profond souci de faire de l'insecte le sujet de [sa] recherche, et non un simple objet, support de [ses] travaux » (Paulian 2004: 232). Un tel renversement rhétorique et symbolique est surprenant par le fait qu'il établit un rapport d'équivalence entre l'entomologiste et les Insectes qu'il étudie : l'un et les autres sont les « sujets » de la même activité. Peut-on généraliser ce rapport, et penser que, pour Paulian, les Insectes seraient égaux à l'Homme en dignité ? Mais que devient alors le vieux malaise qu'il ressentait à leur égard ?! La maîtrise des Insectes pourrait-elle être, dans ce cas, aussi valeureuse que le gouvernement des hommes ? Je ne sais si Paulian est allé aussi loin dans sa réflexion ; au moins peut-on penser qu'il s'est engagé dans cette voie.

En définitive, le sens caché de la formule du « naturaliste ordinaire » semble être le suivant : pour Paulian, l'activité du naturaliste ne fut, en aucune façon, ni son ordinaire, au sens classique, pascalien du substantif, ni même tout simplement ordinaire, au sens moderne de l'adjectif. En reprenant d'une autre façon la double inversion du schéma de Lévi-Strauss, on pourrait dire que l'extraordinaire du naturaliste a toujours empêché Paulian de devenir un naturaliste ordinaire, et ce malgré ses affirmations répétées, qui apparaissent ressortir à cette humilité conventionnelle par laquelle un homme bien élevé, autrefois, se proclamait le « très humble serviteur » de ses correspondants : cette proclamation était de pure façade et personne n'y croyait. De même, la modestie affichée par Paulian est trop voyante pour être prise réellement au sérieux, ni par lui-même, au fond, ni par nous aujourd'hui, encore que, peut-être, il serait possible d'y voir une auto-diminution symbolique, visant à placer au même niveau le naturaliste et les « sujets » de son activité. Cette suite de paradoxes, cet ensemble d'antagonismes plus ou moins bien résolus, qui semblent avoir dominé la vie de Paulian, il en fait l'aveu, à la toute dernière ligne

de son ouvrage, en décrivant son existence comme « à contre-courant, à contre-saison, à contre-raison » (Paulian 2004: 238).

Il est émouvant de se rappeler, quand on a eu le privilège de connaître Renaud Paulian, avec quelle passion il a aimé la nature, aimé les Insectes, aimé les Coléoptères, et avec quelle force, voire quelle dureté, il a réfréné, canalisé cette dilection, que toute son origine, son éducation, sa culture jugeaient indigne de la « vertu » d'un homme tel que lui (tel qu'il se voyait, tel qu'il se voulait). Il fut l'auteur de l'une des principales œuvres entomologiques de son époque ; mais il le fut de façon presque marginale, en exerçant pendant la plus grande partie de sa vie une autre activité, plus prestigieuse aux yeux du monde, voire même à ses propres yeux. Le grand âge, la distanciation qui l'accompagne, ont fini par lui faire comprendre et reconnaître – au moins *in extremis* – que son activité ordinaire n'avait été qu'un dévoiement de ce qu'il ressentait enfin, au terme de ses jours, comme sa nature profonde : celle qui a fait de lui un coléoptériste hors de pair, un entomologiste éminent, un naturaliste extraordinaire.

RÉFÉRENCES

DELAMARE DEBOUTTEVILLE C. & PAULIAN R. 1966. — Le professeur René Jeannel. *Annales de la Société entomologique de France* (N. S.), 2 (1): 3-37.

GUENÉE A. 1934. — *Les entomologistes peints par eux-mêmes* [1842], *précédé d'une courte préface et suivi d'une étude sur une variété nouvelle, ainsi que d'un important appendice* [par René Oberthür]. Imprimerie Oberthür, Rennes, 93 p., 4 pls.

JEANNEL R. 1942. — *La genèse des faunes terrestres. Éléments de biogéographie*. Presses universitaires de France, Paris, viii + 514 p., 213 figs, 8 pls.

LEGROS G. V. 1910. — *J.-H. Fabre, naturaliste.* Imprimerie Oberthür, Rennes, Paris, 147 p.

LEGROS G. V. 1913. — *La vie de J.-H. Fabre, naturaliste.* Delagrave, Paris, xii + 297 p.

LÉVI-STRAUSS C. 1985. — *Anthropologie structurale*. Plon, Presses Pocket, Paris, 480 p.

LÉVI-STRAUSS C. 1991. — *Histoire de Lynx*. Plon, Paris, 364 p., 13 figs, 4 pls.

MILLOT J. 1975. — Avant-Propos, *in Bibliothèque du Professeur Millot. Livres et autographes du dix-septième siècle*. Hôtel Drouot, Paris, 17-18 décembre [122 p.].

MILLOT J. & ANTHONY J. 1958. — *Anatomie de* Latimeria chalumnae. Tome 1. *Squelette, muscles et formations de soutien*. Éditions du CNRS, Paris, 123 p., figs, pls.

MILLOT-RICHARD C. 1991. — Notice biographique. Avant-propos, *in Bibliothèque du Professeur Millot. Littérature contemporaine. Surréalisme.* Hôtel Georges V, Paris, 15 juin [254 p.].

PASCAL B. 1999. — *Œuvres complètes* (édition de Michel Le Guern). *Tome II.* Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1728 p.

PAULIAN R. 1943. — *Les coléoptères : formes, mœurs, rôles.* Payot, Paris, 396 p., 164 figs, 14 pl.

PAULIAN R. 1981. — Le professeur Jacques Millot (9 juillet 1897-23 janvier 1980). *Bulletin de la Société entomologique de France* 85 (9-10): 283-287 (daté 1980, publié en 1981).

PAULIAN R. 2004. — *Un naturaliste ordinaire. Souvenirs*. Société nouvelle des Éditions Boubée, Paris, 239 p.

REVEL E. 1951. — *J.-H. Fabre : l'Homère des insectes*. Paris, Delagrave, 232 p., 8 pl.